



Andrea DEL LUNGO & Brigitte LOUICHON (dir.), *La Littérature en bas-bleus. Romancières sous la Restauration et la Monarchie de Juillet (1815-1848)*

Paris, Éditions Classiques Garnier, 2010

Jean-Claude Caron

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/clio/11772>

DOI : [10.4000/clio.11772](https://doi.org/10.4000/clio.11772)

ISSN : 1777-5299

**Éditeur**

Belin

**Édition imprimée**

Date de publication : 31 décembre 2013

ISSN : 1252-7017

**Référence électronique**

Jean-Claude Caron, « Andrea DEL LUNGO & Brigitte LOUICHON (dir.), *La Littérature en bas-bleus. Romancières sous la Restauration et la Monarchie de Juillet (1815-1848)* », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 38 | 2013, mis en ligne le 17 février 2014, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/clio/11772> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.11772>

---

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

---

Andrea DEL LUNGO & Brigitte LOUICHON  
(dir.), *La Littérature en bas-bleus.*  
*Romancières sous la Restauration et la*  
*Monarchie de Juillet (1815-1848)*

Paris, Éditions Classiques Garnier, 2010

Jean-Claude Caron

---

## RÉFÉRENCE

Andrea DEL LUNGO & Brigitte LOUICHON (dir.), *La Littérature en bas-bleus. Romancières sous la Restauration et la Monarchie de Juillet (1815-1848)*, Paris, Éditions Classiques Garnier, 2010, 448 p.

- 1 Évoquant ce « véritable continent englouti » (Brigitte Louichon) qu'est le roman féminin, les maîtres d'œuvre de ce volume entendent moins réhabiliter que réévaluer cette littérature de bas-bleus. Une réévaluation bienvenue : pour ne prendre qu'un exemple, *La Canne de M. de Balzac* (Delphine de Girardin, 1836), auquel Andrea Del Lungo consacre d'éclairantes pages, relève pleinement de la « comédie humaine » propre à la France des notables dont l'auteure offre une remarquable représentation. Sont donc convoquées dans ce volume tant des auteures reconnues – au premier rang desquelles George Sand, mais aussi Sophie Gay, Delphine de Girardin ou encore Marie d'Agoult – que des auteures oubliées – dont Eugénie Foa, Virginie Ancelot ou Mélanie Waldor. Si elles ne sont pas exclusivement romancières, toutes s'essaient à ce type de production littéraire qui, pour la période considérée, répond à un stéréotype que résume le triptyque femme/sentiment/roman : autrement dit, la rencontre de deux genres mineurs réunis par ce qui les construit, voire les justifie. Ce faisant, ces romancières alimentent un marché éditorial florissant et entendent bien, pour certaines, vivre de

leur plume, à l'instar de leurs confrères masculins. Toutefois, le progressif anoblissement du genre romanesque se fera à leurs dépens.

- 2 La vingtaine de contributions réunies dans ce volume sont regroupées en quatre parties. La première établit « L'invention du bas-bleu », expression dont Martine Reid retrace la généalogie et rappelle la diversité des acceptions, tandis que Catherine Mariette-Clot, axant son propos sur la réception de ce roman féminin, s'intéresse à son supposé lectorat de « femmes de chambre », archétype de la sentimentalité renvoyant en miroir au genre romanesque. Balzac est au cœur ou aux marges de deux contributions : comme auteur de *La Muse du département* (Marie Baudry) ou comme compagnon de voyage en Italie de Caroline de Marbouty, dont Jules Michelet sut à la fois saisir l'importance comme auteur et analyser la nature des obstacles qui parsemèrent son parcours (Delphine Pion). La deuxième partie, « Poétique romanesque : écrire », regroupe des études pour la plupart monographiques consacrées à la production de différentes romancières issues de milieux socioculturels très variés : la duchesse de Duras (Fabienne Bercegol, Amélie Legrand) ; Hortense Allart (Amélie Legrand, Sophie Guermès) ; Sophie Gay, dont le registre privilégié du roman historique constitue plutôt une exception (Cheryl A. Morgan) ; ou la comtesse Dash (Claudine Giacchetti).
- 3 La troisième partie – « Postures et stratégies : exister » – se penche sur les stratégies mises en œuvre par ces bas-bleus pour accéder au milieu littéraire et s'y maintenir, pour obtenir une reconnaissance symbolique et matérielle dans un monde globalement masculin : qu'il s'agisse de Constance de Salm (Catriona Seth), d'Élisabeth Guénard (Veronica Granata), de Mélanie Waldor (Alex Lascar), de Virginie Ancelot (Sophie Vanden Abeele) ou de Delphine de Girardin (Andrea Del Lungo), comment concilier réputation littéraire et réputation personnelle ? Les choix qui sont faits – quel sujet traiter ? avec quel type de roman : épistolaire, historique, etc. ? et quelle représentation des codes sociaux ou des positions politiques privilégier ? – sont déterminants, mais mettent à mal la liberté d'auteures contraintes par leur genre à s'inscrire dans les stéréotypes de la « littérature féminine ». Sur ce point, les différences de toute nature qui séparent ces femmes semblent abolies, toutes se heurtant à des obstacles sociaux ou culturels avant d'arriver, quand elles y arrivent, à la reconnaissance de leur statut d'écrivain(e). Quant à la quatrième partie, intitulée « Réceptions : lire et être lue », elle montre, entre quête de filiations littéraires et réception critique, comment furent perçues de leur vivant une Marie d'Agoult ou une Hortense Allart (Laura Colombo) ; comment George Sand s'inspira pour son *Lavinia* du *Corinne* de Mme de Staël (Damien Zanone) ; comment Sophie Gay récrivit ou corrigea l'*Adolphe* de Benjamin Constant en publiant *Ellénore* (Silvia Lorusso) ; comment, en surfant sur la vague du roman épistolaire, furent publiées en 1820 de prétendues *Nouvelles lettres de M<sup>lle</sup> de Lespinasse*, dont l'auteur(e) reste à identifier (Jean-Noël Pascal) ; comment, enfin, la presse féminine des années 1820-1835 – *Le Petit courrier des dames*, le *Journal des dames et des modes*, *La Mode*, le *Journal des femmes* – envisageait la question de l'écriture romanesque au regard de la condition féminine (Catherine Nesci).
- 4 Les apports de ce collectif sont multiples : à cet égard, l'ouvrage constitue une référence. Quelques points, pour autant, auraient mérité d'être davantage considérés ou du moins rappelés plus fortement. Ainsi, les auteures considérées apparaissent dans leur grande majorité comme des polygraphes, et pas seulement des romancières, ce qui pose la question de l'articulation entre ces différents types d'écriture, de la place de

chacune d'elles dans un contexte précis ou, à l'inverse, dans une « carrière » littéraire au plus ou moins long cours. Ce qui amène à un deuxième constat : il était difficile, voire impossible de se limiter à la seule séquence chronologique annoncée (1815-1848), et nombre des participants au volume s'en sont émancipés. Tout comme il était difficile d'étudier ces romancières comme une catégorie à part, déterminée par leur genre, soit sans se référer à des tâcherons de la plume de sexe masculin payés à la ligne, voire au mot, et formant une sorte de prolétariat littéraire ; soit en introduisant, ce que font à juste titre nombre d'auteurs, des référents masculins qui jouèrent un rôle sinon de « pygmalion », du moins de relais dans le milieu littéraire – Balzac, Sainte-Beuve et peut-être plus encore Chateaubriand. Enfin, le contexte sociopolitique, s'il n'est pas ignoré, loin s'en faut, aurait pu, en diverses circonstances, être davantage sollicité. Un dernier mot : le volume s'achève sur une table ronde d'une trentaine de pages, consacrée à « Genre, *gender* : conjonctions et disjonctions ». Si l'on ne peut que saluer le lourd travail de retranscription que cela représente, on peut s'interroger sur l'intérêt de cet énième débat sur ce thème : d'une part, il ne se raccroche que partiellement au sujet du volume, pour prendre une dimension généraliste ; d'autre part, il interpelle sur les raisons de la faible présence – Joan W. Scott, citée une seule fois –, voire de l'absence – Michelle Perrot et Michèle Riot-Sarcey, aucune – de chercheuses pourtant attendues sur le sujet.

- 5 Redisons-le pour conclure : les études réunies dans ce collectif plantent des jalons indispensables à qui s'intéresse à la période, et pas seulement à la « question littéraire ». Elles donnent à voir des acteurs sociaux individuels, mais formant catégorie, inclus dans un contexte politique et culturel contraignant. Il s'agit alors d'élaborer, pour ces femmes en quête de reconnaissance littéraire, des stratégies d'intégration ou de contournement. Est-il utile d'insister sur l'actualité persistante de cette problématique ?

---

## AUTEURS

### JEAN-CLAUDE CARON

Université Blaise-Pascal, Clermont-Ferrand. Centre d'histoire « Espaces et cultures »